title : Notices du *Mariage forcé*, Œuvres de Molière (éd. Montaiglon)

creator : Anatole de Montaiglon

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpusmoliere/critique/montaiglon\_notice-mariageforce/

source : Montaiglon, Anatole (1824 – 1895), *Œuvres de Molière*, Lemonnyer, Paris, 1888.

created : 1888

language : fre

## Notice du *Mariage forcé*.

$I$ Dans sa forme actuelle *Le Mariage forcé* est une petite comédie en un acte. C’est ainsi que Molière l’a joué quand il l’a repris au Théâtre du Palais-Royal, en Février 1668, et quand il l’a imprimé au mois de Mars de la même année — l’achevé d’imprimer est du 9, le jour même où il en arrêta les représentations — et nous n’avons ici qu’à le suivre.

En réalité, c’est la réduction d’un Divertissement, coupé d’intermèdes en vers et surtout de danses, qui fut représenté le mardi 29 et le jeudi 31 Janvier 1664, au Louvre, dans l’appartement bas de la Reine-Mère, dans la partie du Musée des Antiques qui est au-dessous de la Galerie d’Apollon, puis deux fois aussi au Palais-Royal chez Madame, le lundi 4 et le samedi 9 Février. Molière le donna ensuite sur son Théâtre « avec le ballet et les ornements » du 15 Février au 7 Mars. Quatre soirées furent très fructueuses ; la seconde arriva à 1,509 livres, et trois autres dépassent 1,200 ; mais les autres varièrent de 750 à 200, ce qui était peu et payait mal la peine et les frais extraordinaires.

Sous cette forme, où l’action comique a moins de place que les entrechats, *Le Mariage forcé* eut moins de succès qu’à la Cour, où il avait été trouvé si charmant qu’en mai 1664 il fut choisi par le Roi pour clore *Les Plaisirs de l’Ile enchantée ;* il est probable que Louis XIV, qui donnait la fête, passa à un autre son rôle et son costume d’Égyptien.

C’est en 1668 que la Pièce fut réduite ou plutôt ramenée à un seul acte $II$ par la coupure des « ornements », et jouée huit fois de suite avec *Amphitryon* du 24 Février au 9 Mars, une fois devant le Roi, pendant le séjour de la Troupe à Versailles de la fin d’Avril, et enfin quatorze soirées de suite en 1672, du 8 Juillet au 7 Août, avec *La Comtesse d’Escarbagnas*. Cette fois, Lagrange nous apprend que *Le Mariage forcé* fut alors « accompagné d’ornements dont M. Charpentier a fait la musique, M. de Beauchamps les ballets, M. Baraillon les habits, et que M. de Villiers », qui fut gagiste du 19 Avril au 11 Août, probablement en vue de cette reprise, « avoit employ dans la musique des Intermedes ». Comme *La Comtesse d’Escarbagnas* n’a qu’un acte, il fallait redonner plus d’importance à la Pièce qui l’accompagnait. C’est ce qui fait penser, quand *Le Mariage forcé* se jouait en 1668 avec les trois actes d’*Amphitryon*, qu’il était sans « ornements », et tel qu’il se trouve dans l’édition donnée par Molière. On remarquera que la musique est nouvelle et d’un autre auteur ; celle de 1664 était de Lully. On sait tous les ennuis qu’il créa à Molière à la fin de sa vie. Ils étaient encore ensemble, en 1669 et 1670, dans *Pourceaugnac* et dans *Le Bourgeois Gentilhomme* ; mais la façon dont, en 1668, Molière s’adressait à un autre qu’à lui ferait penser que déjà il y avait entre eux un premier refroidissement et un commencement de brouillerie.

On connaît le premier *Mariage forcé* en deux états, d’abord dans la plaquette contemporaine in-4o de Robert Ballard, donnant seulement l’analyse des scènes et les vers des Intermèdes, ensuite dans l’impression qu’en 1867 M. Ludovic Lecler en a faite, sous l’anagramme de *Celler*, d’après une copie manuscrite de la Pièce et de sa musique, exécutée en 1690 par André Danican, dit Philidor l’aîné, et conservée dans ses recueils à la Bibliothèque du Conservatoire.

La comédie-ballet était en trois actes. Le premier s’arrête après la déclaration peu engageante de Dorimène. Sganarelle, pris d’une pesanteur de tête insupportable, se met, pour dormir, dans un coin de la scène et voyait en songe, après un Récit de la Beauté, l’Entrée de la Jalousie, des Chagrins et des Soupçons, suivie de celle de quatre Plaisants ou Goguenards.

Le second acte est composé des scènes de Sganarelle avec les deux Philosophes, suivies d’une Entrée de deux Egyptiens et de deux Egyptiennes. C’était le Roi qui dansait l’un des Egyptiens, et il faut remarquer que, dans les ballets du *Mariage forcé*, les rôles de femmes étaient $III$ tenus par des hommes, Courtisans ou Danseurs de profession. L’acte se termine par la consultation des Bohémiennes et par l’intervention d’un Magicien, faisant apparaître quatre Démons, qui répondent à Sganarelle par signes et sortent en lui faisant des cornes.

Le troisième acte commence par les scènes de Sganarelle avec Alcantor et Alcidas, et, quand il a « touché la main » de Dorimène, toute la fin se passe en ballets, celui du Maître à danser enseignant, une Courante à Sganarelle, une Entrée d’Espagnols et d’Espagnoles, un charivari grotesque et une dernière Entrée., celle de quatre Galants cajolant la Femme de Sganarelle.

Tout cela, comme on voit, ne se tenait guère, et Loret, qui parle longuement de la seconde représentation du Louvre — il avait été à la première, sans rien voir et sans rien entendre — a tout à fait raison quand il appelle la Pièce un *Impromptu*.

Le Roi était alors dans sa période galante, dans celle des fêtes, des carrousels, des tournois et des ballets, où il figurait en personne. S’il prenait au Surintendant son Architecte, le second Louis Levau, Lebrun son Peintre, Le Nôtre son Jardinier, et même ses Tapissiers de Maincy, il n’avait pas à prendre Molière, qui était déjà à lui ; mais l’Impromptu de Vaux, on a nommé *Les Fâcheux*, lui avait montré quel parti il en pouvait tirer pour ses plaisirs et avec quelle rapidité il était capable d’improviser et de mettre sur pied la comédie d’une Fête.

*Le Mariage forcé* est la première commande de ce genre que le Roi fit à son Comédien. *Les Plaisirs de L’Ile enchantée* suivirent de près. En 1666, Molière fit, pour le *Ballet des Muses*, la *Pastorale comique*, *Mélicerte*, qu’il n’eut heureusement pas plus le temps d’achever qu’il n’avait fait *La Princesse d’Elide*, et aussi *Le Sicilien*, en 1668, les Intermèdes de *Georges Dandin*; en 1670, *Les Amants magnifiques* et *Le Bourgeois Gentilhomme*, en 1671, *Psyché*, et, en 1673, sa dernière Comédie-Ballet, *Le Malade imaginaire*, où il ne joua que quatre fois, était, avec son Eglogue, en musique et en danse, sur les exploits victorieux du Roi, et avec la Cérémonie finale, faite de même pour figurer dans une Fête royale.

La Pièce en un acte n’est pas sans avoir conservé des traces de la première version. Ainsi, quand Sganarelle, dans l’inquiétude où le laissent les éclats de rire des Bohémiennes s’écrie : « Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage, et pour cela je veux aller trouver $IV$ ce grand Magicien dont tout le monde parle et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l’on souhaite », en ajoutant, lorsqu’il voit ensemble Dorimène et son Galant : « Ma foi, je crois que je n’ai que faire d’aller au Magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander ». Ne semble-t-il pas que Molière, se souvenant de l’Intermède et de sa machinerie, se donne à lui-même et à son nouveau public la raison qu’il a eue de les supprimer ? Il y en a encore une autre trace dans une curieuse variante du décompte de l’âge de Sganarelle. Dans l’édition originale de 1668 on trouve : « Je revins en cinquante-six. — De cinquante-six à soixante-huit il y a douze ans ». Molière avait fait ce changement pour faire concorder la chose avec l’année de la reprise, car, dans l’édition de 1682, comme dans le texte de Philidor, il y a : « Je revins en cinquante-deux. — De cinquante-deux â soixante-quatre… », la date de la première Pièce en trois actes, dont on peut- citer encore un autre souvenir, quand Geronimo répond à Sganarelle, qui l’invite à ses noces : « Je n’y manquerai pas, et je veux y aller en masque pour les mieux honorer ». Dans la Comédie-ballet, c’était la quatrième scène du troisième Acte : « Le Seigneur Geronimo vient se réjouir avec son ami et lui dire que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces ».

En même temps l’on pourrait croire que, pour satisfaire plus vite aux désirs du Roi, Molière n’a eu qu’à reprendre et à remanier le canevas d’une de ses Farces de Province. Les deux Philosophes continuent le Docteur de *La Jalousie du Barbouillé*.

Celui-là n’avait pas de nom ; ici l’un vient du *Desniaisé* de Gillet de La Tessonnerie, imprimé en 1648. Pancrace, malgré sa qualité d’intendant, y est tout aussi ridicule qu’un Philosophe, et Jodelet, qui veut le consulter sur son mariage, est aussi étourdi de son bavardage que Sganarelle. Il enrage de même et finit par s’écrier aussi :

*Au Diable les Sçavans* et qui les veut comprendre.

Le nom de Marphurius vient du Mamphurius de *Boniface et le Pédant*, imitation française, en 1633, du *Candelaio* de Giordano Bruno, et de la vieille statue Romaine, dont Rabelais a si plaisamment mis un livre dans la Bibliothèque de Saint-Victor : « Marforii, Bacalarii, cubantis Romæ, De pelandis mascarandisque Cardinalium mulis ».

$V$ À elle seule, cette raillerie des Pédants pourrait suffire à une Farce, et le thème du demandeur de conseils, dans lequel elle vient ici s’encadrer, pourrait bien en avoir été une autre. Nous ne connaissons pas toutes les petites scènes que Molière a jouées en Province après la grande Pièce. Si on les avait, on serait bien étonné delà manière dont il a dû, toute sa vie, y puiser tel ou tel détail de ses grandes Comédies et lui donner ainsi une vie nouvelle.

En 1668, ce rôle de Pancrace est plus court que dans l’édition de 1682. Dans celle-ci, la scène se termine par ce passage, qu’il convient de transcrire ici tout entier, et qu’il serait bien difficile d’attribuer aux éditeurs posthumes :

Sganarelle. *Il pousse* l*e Docteur dans sa maison, et tire la porte pour l’empescher de sortir.*

Peste de l’homme.

Pancrace. *Au dedans de la maison*.

Oui, la parole *est animi index et spéculum*. C’est le truchement du cœur ; c’est l’image de l’âme ; *il monte à la fenêtre et continue, et Sganarelle quitte la porte*. C’est un miroir qui nous représente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus, et, puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoy tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre vostre pensée.

Sganarelle.

C’est ce que je veux faire, mais vous ne voulez pas m’écouter.

Pancrace.

Je vous écoute, parlez.

Sganarelle.

Je dis donc, Monsieur le Docteur, que...

Pancrace.

Mais surtout soyez bref ;

Sganarelle.

Je le seray.

Pancrace.

Evitez la prolixité ;

Sganarelle.

Hé, Monsi...

Pancrace.

Tranchez moy votre discours d’un Apophtegme à la Laconienne.

Sganarelle.

Je vous...

Pancrace.

Point d’ambages, de circonlocution.

Sganarelle, *de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du Docteur*.

Pancrace.

Hé quoy, vous vous emportez, au lieu de vous expliquer. Allez, vous estes plus impertinent que celui qui m’a voulu soutenir qu’il faut dire « la forme d’un chapeau et je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in barbarâ*, que vous n’estes, et ne serez jamais, qu’une pécore, et que je suis et seray toujours, *in utroque Jure* Le Docteur Pancrace. *Le Docteur* *sort de la maison*.

Sganarelle.

Quel diable de babillard.

Pancrace.

Homme de lettre, homme d’érudition,

$VI$ Sganarelle.

Encore !

Pancrace.

Homme de suffisance,, homme de capacité, — *s’en allant* : homme consacré dans toutes les Sciences, Naturelles, Morales, et Politiques, — *revenant*: homme scavant scavantissime *per omnes modos et casus*, — *s en allant*: homme qui possède, *superlative*, Fables, Mithologies, et Histoires, — *revenant*: Grammaire, Poésie, Rhétorique, Dialectique, et Sophistique, — *s’en allant*: Mathématique, Arithmétique, Optique, Onirocritique, Physique, et Métaphysique, — *revenant* : Cosmimométrie, Géométrie, Architecture, Spéculoire, et Spéculatoire, — *en s’en allant*: Médecine, Astronomie, Astrologie, Physionomie, Métoposcopie, Chiromancie, Géomantie, etc.

Sganarelle.

Au diable les sçavans qui ne veulent point écouter les gens !

Cela est aussi bien de Molière que tout ce qui le précède.

De deux choses l’une. Ou Molière l’a ajouté, comme les chanteurs intercalent les variations du point d’orgue laissé à leur fantaisie, et le thème pouvait être, à la fantaisie de l’acteur, brodé et prolongé en quelque sorte indéfiniment, comme le montre l’*etc*. final, cet *etc*. qui se trouve deux fois, et avec la même intention, dans *Le Médecin volant*,notamment à la fin du pathos de l’Avocat, qui pouvait le continuer *ad libitum*. Ou bien, au contraire, Molière l’a supprimé. Comme, aussi bien que dans l’édition de 1682, on trouve le passage dans la copie de Philidor, c’est-à-dire dans la Pièce en trois actes, il semble qu’il faille plutôt adopter la seconde hypothèse, et croire que c’est un retranchement au lieu d’être une addition.

On a dit que *Le Mariage forcé* sortait du *Ballet de la Sibylle de Panzoust*, qui est de 1645. Le nom de Dorimène en vient peut-être, car on y trouve une Entrée de filles’ de mauvaise vie, que l’auteur qualifie du nom de *Dorimènes* ; mais la Pièce de Molière n’en vient nullement. Panurge, allant consulter des Docteurs sur son mariage, ne fait qu’y passer, pour y être seulement l’une des dix-huit Entrées. Celui dont Molière s’est inspiré pour bien des détails du *Mariage forcé*, c’est Rabelais, et c’est même là qu’on rencontre le plus de souvenirs du grand Tourangeau.

Un des couplets les plus gais de Pancrace, c’est l’interminable dénombrement des sciences. Rabelais abonde en énumérations de ce genre ; c’est une des sources et l’un des meilleurs procédés de son comique. Y compris le Français, Pancrace se vante de parler onze langues et pourrait, comme polyglotte, lutter avec Panurge, qui en parle treize. Cela est bon dans un livre, et l’on sait combien l’avalanche des baragouins de Panurge $VII$ est amusante ; mais, au théâtre, trop de gens n’eussent pas compris. Molière est arrivé au même effet comique en jetant les langues elles-mêmes par-dessus bord et en se contentant de faire Pancrace en menacer Sganarelle.

Pour Marphurius, c’est un Philosophe, éphectique et Pyrrhonien, de l’Ecole de Trouillogan ; mais Panurge renonce et confesse que Trouillogan « lui échappe ». Molière a ajouté à Rabelais les coups de bâton, qui sont une si amusante et si bonne réfutation du scepticisme, plus convaincante encore que celle du *Manuel* d’Epictète. Comme un maître d’esclaves est de ceux qui tiennent pour le doute, un esclave, qui veut le faire enrager, dit à son camarade que, si on lui demande de mettre un peu d’huile dans l’eau d’un bain, il apportera de la saumure et répondra, quand le maître verra ce qu’il en est : « Comment le sais-tu, puisque nos sens nous trompent ». C’est la même idée, mais le raisonnement de Sganarelle est plus démonstratif encore et bien plus plaisant.

Par exception, Molière dont les amoureuses et les amoureux sont toujours si sincères et si honnêtement charmants, a fait de Dorimène une coquine, comme la Femme de Barbouillé et plus tard celle de Georges Dandin, avec cette aggravation que Dorimène se marie pour tourner mal dès le premier jour ; Lycaste ne vaut pas mieux qu’elle. Dancourt en reprendra plus tard et en développera les types, mais ils sont ici vilains plutôt que comiques. Ils ne sont pas d’ailleurs peints pour eux-mêmes et sont seulement indiqués, à l’état de comparses et de moyens, pour mettre Sganarelle en scène.

Tout ce qui pivote et se succède autour de lui est d’un comique étincelant, mais il est autre chose que le *Compère* de cette Revue et de ses apparitions successives. Dans la comédie de 1660 il n’était qu’imaginaire ; ici il monte en grade. S’il ne l’est pas encore, il le sera ; il l’est en herbe avant de l’être en gerbe. Mais la gaîté bouffonne de ses confiances, de ses inquiétudes et de sa poltronnerie n’est pourtant pas la seule idée dominante et maîtresse ; il y en a une autre. En même temps que la critique et la leçon des mariages mal assortis, il y a le type éternel du demandeur de conseils, qui les sollicite de bonne foi et qui ne veut jamais en rien entendre.

La merveille est de reprendre incessamment le même thème, — c’est une des habitudes de l’esprit de Molière, — et de le renouveler avec une $VIII$ variété toujours inattendue, dont le succès paraît si naturel qu’on peut oublier de s’en rendre compte et de la remarquer pour en admirer la force autant que la souplesse et l’habileté. C’est le cas de dire, non pas comme Cailhava à la fin de tous ses chapitres, ce qui à la longue devient un peu naïf : « Lisez la Pièce de Molière » mais « Relisez-la ». C’est une Farce, c’est une bluette, mais c’est un petit chef-d’œuvre, en un acte bien entendu et sans les « ornements », sous lesquels il était comme étouffé, et dont Molière, pour nous comme pour lui, a eu bien raison de le débarrasser.

Anatole de Montaiglon.